

# Pèlerinage

Quand vous descendez sur Bélesta, à l'extrême nord-ouest de la commune de Roquefeuil, là où pacage paisiblement le troupeau de bovins, à votre droite, vous pouvez apercevoir d'immenses frênes aux branchages impressionnants. C'est un coin au bas de la colline, niché entre deux vallons, remarquablement abrité du cers, particulièrement mordant sur cette zone du plateau.

Ces frênes centenaires, anciennement émondés vu la forme des branchages, n'ont pas poussé là d'une façon naturelle et sauvage. Il n'y a aucun doute, leur implantation géométrique est due à la main de l'homme. Autrefois, ces arbres régulièrement répartis autour d'anciennes parcelles de terre ou le long des chemins, formaient des clôtures naturelles qui abritaient bêtes et gens et procuraient aux prairies et cultures une protection contre les froids rigoureux de l'hiver. D'autre part, ces frênes « cultivés » servaient de complément de nourriture aux animaux domestiques : les branches coupées tous les deux ou trois ans (émondage) étaient mises en fagot et séchées pour une distribution l'hiver venu. Bovins, ovins et lapins en faisaient leur régal !

Avant de poursuivre, j'ouvre une parenthèse concernant les frênes. De nos jours, sur le plateau de Sault, l'on voit pousser des frênes n'importe où et en grande quantité. L'explication est simple. A l'époque où l'émondage s'avérait une nécessité, les frênes régulièrement dénudés de leurs branches, ne pouvaient produire de graines. Actuellement, cette pratique abolie, ces arbres peuvent assurer en toute quiétude leur descendance.

Ma passion des arbres m'a quelque peu égaré de mon récit initial. A l'abri de ces arbres centenaires, un coin un peu plus douillet encore, légèrement encombré de ronces, laisse apparaître un amas de cailloux recouvert de mousse brune. La disposition et la forme des pierres encore apparentes ne laissent aucun doute sur l'existence antérieure de murs, que vient

confirmer la présence de fragments de tuiles rouges et de briques réfractaires. Ici s'élevaient les bâtiments de la métairie « La Borde Neuve », exploitation, atypique pour l'époque, d'une surface de soixante-dix hectares d'un seul tenant, la moyenne des exploitations environnantes se situant entre sept et dix hectares. Pour travailler et entretenir ce domaine, le propriétaire avait à son service trois familles de métayers toutes regroupées à la Borde Neuve. Le moteur n'existait pas, tous les travaux étaient réalisés par traction animale... et les bras des hommes, femmes et enfants : un asservissement consenti et normalement répandu !

Pour la énième fois, tôt le matin, le béret vissé sur la tête, je quittai le chemin communal pour m'engager dans le *pas* qui mène à la *clause* de la Borde Neuve. En cette fin d'automne, la nuit claire et sans vent avait fait place à une bonne gelée blanche semblable à une légère couche de neige. Les semelles de mes bottes laissaient derrière elles une empreinte faite par des milliers de cristaux de glace écrasés par chacun de mes pas. Un crissement cadencé accompagnait mon avancée et bientôt j'arrivais auprès des grands frênes non sans avoir remarqué au passage les *boutis* de sanglier fraîchement retournés. Un merle, surpris par ma présence, poussa un cri apeuré et disparut dans les broussailles. Presque inconsciemment, j'étais arrivé sur les ruines de la Borde Neuve.

Encore une fois, j'essayais d'imaginer la forme et l'agencement des bâtiments en fonction du tracé des murs définitivement enfouis. Pure supposition ! A quoi bon ?

En revanche, ce dont j'étais sûr, c'est que, il y a maintenant plus d'un siècle, ma grand-mère paternelle, là, à quelques mètres sous mes bottes, avait donné naissance à six enfants dont le plus jeune, Joseph, devint mon père.

Vous l'avez compris, mes grands-parents paternels faisaient partie d'une des trois familles de métayers travaillant la Borde Neuve. Mon père vécut ici jusqu'à l'âge de cinq ans. Les circonstances douloureuses de la vie firent que mon grand-père mourut prématurément laissant ma grand-mère dans le désarroi et la charge immense d'élever six enfants. Il n'y avait pas d'autre alternative que de quitter la métairie, les propriétaires n'ayant que faire d'une veuve avec six enfants.

La « Veuve », comme on l'appela par la suite, trouva refuge dans le hameau de La Benague où de braves gens la logèrent gracieusement moyennant quelques petits services. Ma grand-mère et ses enfants vécurent péniblement en effectuant divers travaux chez les uns et les autres. Mon père et l'aîné de ses frères avaient quinze ans de différence. De son arrivée à La Benague et des années qui suivirent, mon père n'aimait pas parler . Était-ce par pudeur ou

pour que ne ressurgissent pas de mauvais souvenirs ? Je ne saurai jamais...

Simultanément, la commune de Roquefeuil devint le nouveau propriétaire de la Borde Neuve pour faire de cette belle exploitation un terrain de pacage pour bovins et ovins. Dès lors, les bâtiments tombèrent dans l'abandon total et l'usure du temps et le pillage des hommes eurent vite raison des grands murs de pierre et leur toiture de tuiles rouges.

Mon père gardait quelques souvenirs de sa jeune enfance passée à la Borde Neuve et surtout des regrets. Il nous confiait :

« Si papa (mon grand-père) était resté en vie, nous serions aujourd'hui propriétaires de la Borde Neuve. »

En effet, sachant que l'exploitation allait être à la vente, mon grand-père avait pris les dispositions financières pour en devenir l'acquéreur...

Il nous parlait aussi des journées passées à l'ombre et à l'abri d'un frêne, jouant avec les chiens de berger en attendant que ses parents cessent leurs travaux pour rentrer à la maison. Souvent, il faisait nuit.

Il se rappelait des lièvres tirés la nuit ou pris au piège, ainsi que les petits poissons (rabotes) pêchés au sac dans le ruisseau du Passadou et frits à la poêle dans une omelette. Ce n'était pas du braconnage, il fallait bien, de temps à autre, améliorer le menu et nourrir la famille ! Être métayer, il y a cent ans, se résumant à une vie de labeur quotidien, nuit et jour, au service du propriétaire pour à peine subsister...

Le paysan inconditionnel que je suis avait certainement sous ses pieds une réponse à ses valeurs et convictions terriennes. Une partie de mes racines paysannes sont ancrées en ce lieu, côtoyant celles des frênes, aujourd'hui seuls témoins et colonisateurs d'un passé empreint de labeur et de restrictions.

Le soleil automnal filtrait à travers les branches à demi dénudées par les premiers frimas annonçant un hiver précoce. Je quittai lentement mon promontoire de pierres et me dirigeai comme chaque fois vers le chemin qu'empruntaient jadis les habitants de ce lieu. A droite, avant l'entrée du chemin, coulait tout au long de l'année une source d'eau potable (on ne parlait pas de pollution à cette époque) sommairement captée, servant aux besoins domestiques, les animaux étaient abreuvés au ruisseau du Passadou trois cents mètres plus loin. Comme beaucoup d'autres sur le plateau, cette source ne coule régulièrement aujourd'hui qu'en période hivernale.

Malgré son jeune âge, mon père devait avoir emprunté souvent ce trajet, à pied ou sur la charrette tirée par les bœufs. Un chemin au tracé encore intact, légèrement encaissé et bordé par les plus gros frênes du site, rectiligne sur cent mètres, suivant ensuite les courbes du terrain pour arriver au bord du ruisseau de Terrisse que l'on passait sur un gué de grosses pierres plates. Cent cinquante mètres plus loin, ce chemin empierré rejoignait la route de Bélesta au lieu-dit « Le Passadou ».

Mon pèlerinage touchait à sa fin. Je bifurquai à gauche pour traverser les pacages encombrés de chardons aux squelettes desséchés ; la gelée avait fait place à l'eau qui dégoulinait le long des herbes folles jusque dans mes bottes ; chacun de mes pas jetait des petites gerbes d'eau que les rayons du soleil irisaient de mille couleurs. Je franchis le *pas* que j'avais emprunté à l'aller, la tête encombrée de mille pensées et, d'un pas qui me sembla un peu plus lourd que d'habitude, je m'éloignai lentement d'un passé déjà lointain et si proche à la fois.

**1- pas** : passage, porte, franchissement

**2- clause** : se prononce « clauso » ; parcelle de terre ou de pré hermétiquement entourée d'une haie, dans laquelle on enfermait les vaches ou brebis, notamment la nuit, pour les empêcher de divaguer et les protéger des prédateurs nocturnes

**3- boutis** : coups de butoir dans le sol des sangliers pour rechercher racines et vermines